



L'île des anamorphoses
version de Carine-Laure Desguin

Un espace

Un espace. Un espace temps presque imperceptible, quasi incalculable. Un vide qui n'en est pas vraiment un, étouffé, écrasé entre deux petits points de temps de rien du tout. Un espace qui prenait son point de départ au moment où je m'aperçus, alors que je marchais à vive allure vers cet appartement de la rue de La Vrillière, que ce corps inerte sur le brancard, ce corps que je devinais mort tellement l'atmosphère bien que trempée par un orage torrentiel me sembla tout à coup si sèche et dépourvue de tout souffle de vie, ce corps allongé et protégé par un entrelacs de bras couverts de tissus blancs n'était pas celui d'une femme mais bien celui d'un homme — je n'en doutai plus à la vue du visage aux traits masculins que je supposai être celui de Jean-Christophe de G. — et qui se terminait, je parlais de cet infime instant (infime ou infini, je ne savais plus), au moment même où le regard de Marie croisa le mien (Marie venait de m'appeler et cet appartement était celui que nous partagions, tous les deux, avant sa rencontre avec ce Jean-Christophe de G.). Durant ce laps de temps — combien de millièmes de seconde exactement, personne n'aura jamais la possibilité de calculer ce laps de temps —, mon inconscient me livra la souffrance de Marie, ses questionnements, son désarroi, tout cet amalgame de sentiments qu'un être humain peut vivre lorsqu'il se sent en insécurité et seul face à l'adversité, qu'elle avait ressenti dès qu'elle comprit que le corps de Jean-Christophe de G. ne reviendrait plus jamais et vivre et respirer et faire l'amour chez elle (dans ce lit qui transpirait encore des humeurs de Marie, mêlées aux miennes), c'est-à-dire lorsque du haut de sa fenêtre elle pressentit que ce corps masculin que ses mains caressaient voici quelques minutes auparavant avait expiré, et le moment où son regard croisa le mien. Cet instant-là dura une fraction de fraction de seconde. Et cette minuscule fraction de seconde, repliée, asséchée, se glissa dans mon espace-temps et se sentit tout à coup boostée, assoiffée de vivre et de recomposer des instants envolés, par le puits sans fond qu'était devenue mon imagination. Mon imagination ? Ou simplement des instants vécus par moi-même, des bribes de vie empruntées à une histoire du passé ? Un film se déroula dans les souterrains filandreux de mon esprit, je



n'étais maître d'aucune image et je ne savais déposer nulle opposition quant à la mise en scène presque parfaite dont j'étais le spectateur, un spectateur inerte et innocent, presque une victime. Cette fraction de seconde s'engonça dans cet espace-temps, faisant de lui un costume taillé sur mesure, comme un ballon tout ramolli qui s'engouffrerait dans un trou de souris et qui se regonflerait à la vitesse de l'éclair, faisant de ce trou de souris, le terrier du lapin d'Alice au Pays des Merveilles. Avec à l'intérieur des horloges qui dérègleraient le temps et qui bousculeraient tout, absolument tout, sur leur passage.

Et comme aspiré au milieu de cet espace-temps, tout mon corps revécut la détresse incommensurable de Marie, la solitude, l'abandon, la dérélition, un grand rien de sentiments diffus, entremêlés, entrechoqués dans une série de questionnements et de souvenirs au milieu desquels le visage souriant et heureux de Jean-Christophe de G. ressurgissait à intervalles réguliers, comme un corps qui se noie remonte plusieurs fois à la surface de l'eau. Un chaos total. Le chaos interne de Marie. Un chaos que mes cellules revivaient, revisitaient. Comme une morte à l'entrée de ce long tunnel lumineux qui vivrait sa vie en l'espace d'un éclair, Marie a compressé, à son insu, toutes les heures passées auprès de Jean-Christophe de G. dans cet infime espace. Cet espace qui s'engloutit dans le mien. La confusion et la clarté en même temps. L'ombre et la lumière. Comment expliquer, comment dérouler les moments respirés, happés par Marie et ce Jean-Christophe de G. ? Pourtant, je les sentais, ces effluves, ces humeurs que Marie avaient dispersées pendant des mois autour des mouvements de ce Jean-Christophe de G., cet homme dont on savait si peu de choses, en somme. L'étrangeté de cet homme se lovait dans les mystérieux désirs de Marie, un beau tango d'émotions, au final. Et puis soudain les hennissements d'un cheval. Le visage émacié de l'amoureux de Marie, le visage d'un homme dont les muscles du cœur étaient en souffrance. Et de nouveau ce cheval. Des hennissements. Cette bête qui, elle aussi, marquait au fer rouge de ses souffrances les instants volés. C'est terrible, les douleurs d'un animal. Pourquoi cette bête avait-elle aussi mal ? Ne pouvait-on pas la soulager ? Si le mot inhumanisme avait existé, je l'aurais posé là, entre les douleurs incompréhensibles d'un animal et les douleurs incompréhensibles d'un amour (mais le mot inhumanisme existait vraiment, dommage). Était-ce la jalousie qui guidait ma main pour oser écrire tout cela, pour oser me laisser entrevoir que j'inventais des mots ? Non, tout ce qui m'importait, c'était que Marie fut heureuse, fût-elle loin de moi. Voilà que tout en enfilant un long manteau de cuir, Marie courait, courait si vite. Les hennissements du cheval, de nouveau. La



silhouette de Marie remodelée, prise dans les vents de cette course sauvage, de cet affolement, car oui, je le voyais bien, Marie s'affolait. De Marie, je ressentais le moindre sursaut. Le passé existerait donc dans l'instant présent, puisque nous le revivons en y pensant de nouveau.

Le cheval, un pur-sang. Un pur-sang s'échappait dans la nuit. Où était donc filé ce Jean-Michel de G. ? Marie était-elle seule dans ce volume impersonnel, ce grand hangar aux murs métalliques ? Le pur-sang s'élançait dans la nuit, se confondait dans les bleus de la nuit. Il y avait aussi ces deux Japonais. Les deux Japonais étaient impuissants, ils ne savaient retenir le cheval fou. Qui galopait sur les pistes de cet aéroport. Les touristes criaient, téléphonaient. Un des deux Japonais était à présent allongé sur le bitume glacial, inconscient, sa tête baignait dans une flaque visqueuse et rouge très foncé. Le visage de Jean-Christophe de G. se substitua alors à celui du Japonais et l'entrelacs de longs bras recouverts de tissus blancs englobait le corps inerte. Les galops du pur-sang claquaient sur le tarmac, des phares bleus et blancs se pointaient vers la croupe de l'animal. Qui fit volte-face. Des éclairs, des klaxons. Dans la rue de La Vrillière, au bas de l'immeuble de Marie, un gros véhicule crachait ses feux, son gyrophare ne cessait de fonctionner et les lumières bleues éclaboussaient à intervalles réguliers les façades des alentours. Des éclats de bitume et des coulées de sang se mêlaient à la pluie. L'hier et l'instant présent se chevauchaient encore, sans doute à cause de ces gyrophares bleus. Le sang de Zahir, le pur-sang. Pourquoi les muscles de l'animal se claquaient-ils contres les parois humides de la carlingue ? Et cette musique, un vieux slow langoureux, plein de la chaleur humide de cette nuit venait équilibrer, presque freiner, la vitesse à laquelle se disputaient les images de ce cheval blessé et de Marie. Marie qui courait sans cesse, son long imperméable de cuir à peine enfilé et ses yeux apeurés cherchant la silhouette de ce Jean-Christophe de G... Avait-elle pressenti à cet instant que le mot éternel ou le mot longtemps ne collerait pas à leur relation ? Car Marie, je le savais, Marie avait en elle le pouvoir d'anticiper les réalités de la vie. Marie dansait à présent, nue et poisseuse d'une transpiration collante, dans cet appartement de la rue de La Vrillière. Marie avait si chaud, tellement chaud que la sueur perlait dans mon cou. Oui, dans mon cou. Je sentais la moiteur de ses chairs tout contre les miennes. Une nuit caniculaire. Et Marie transpirait encore lorsque, perdue au téléphone, elle peinait à donner l'adresse à l'opérateur qui, de l'autre côté de l'appareil, insistait, madame s'il vous plaît restez calme et donnez-moi le nom de la rue et le numéro de



votre immeuble, s'il vous plaît madame, à quelle adresse exacte notre véhicule doit-il s'arrêter, s'il vous plaît, restez calme. La voix de l'opérateur se fit de plus en plus autoritaire car il le savait, face à cette situation, dans chaque seconde sommeillait un lot d'espérances. Espérance, ce mot s'allia aux flashes qui s'échappaient de mon inconscient et se glissa immédiatement sous les draps de Marie. Des draps que je n'ai jamais voulu quitter et que je retrouvais, soyeux et doux, tels que je les avais laissés. De Marie, je ressentais les moindres sursauts, encore et encore. Jamais je n'avais quitté Marie et je le sais bien elle non plus ne m'a vraiment jamais quitté. Cette histoire avec ce Jean-Christophe de G. n'était qu'une parenthèse, car à l'instant où j'écrivais ces lignes l'image de ce Jean-Christophe de G. s'engouffrait dans les flots. Ma conscience refit alors surface, comme un réveil après des mois de léthargie, comme l'étincelle qui allume les souvenirs faisait rejaillir le puits des vérités dans la mémoire de l'amnésique.

Qu'importe. Car lorsque je voyais le corps de Jean-Christophe de G. allongé auprès de Marie, c'était mon propre corps que je découvrais. Le désir d'être lui dans ces moments de grâce était-il si violent pour confondre ainsi nos deux images ? Et ceci dans une projection, un trompe-l'œil inexorable. Cet espace-temps, infinitésimal pourtant, s'était glissé si subjectivement dans mon espace-temps personnel que mon imagination ne fournissait qu'un effort succin, léger comme une plume. Toutes ces images qui affluaient s'imbriquaient les unes dans les autres. Cela me paraissait tellement évident, oui et non, car aussi bizarre que cela puisse paraître, je n'en avais pas conscience. Je n'étais pas présent, dans ces moments vécus ensemble par Marie et ce Jean-Christophe de G., mais c'est comme si une partie de moi-même les accompagnait, néanmoins. Quels sens de moi ? Une parcelle de tous mes sens. Les humeurs de Marie, je les sentais. Ces docteurs et ces soignants enveloppés d'épais tissus blancs et gesticulant de tous leurs membres autour du corps presque refroidi de ce Jean-Christophe de G., je les entendais. Leur jargon médical, un langage crypté, un argot hermétique, je le comprenais, mon sens auditif avait donc, dans ce très long voyage improvisé, muté ; il s'était développé sans mon propre consentement. Marie, mes yeux la regardaient plus que quiconque, plus que tous les quidams qui l'entouraient. Serait-il donc plus aisé d'imaginer les évènements car il s'agit bien là d'imagination que de lâcher sur le papier des instants purement vécus ? Les abysses de la conscience sont des énigmes qui rejoignent, à travers des prismes et des anamorphoses, les énigmes du rêve. C'est dès lors que je fus persuadé que Borges avait raison, il n'y avait donc pas de troisième



personne en littérature. À travers les flashes et les images qui défilaient sur les écrans successifs de mes pensées, c'étaient des cellules de mon corps qui s'échappaient. Sans doute les lectures de Borges m'avaient-elles éclaboussé mais ce long monologue m'amena à me poser cette question que je ne pouvais honnêtement pas refuser à me poser. Dessous les gyrophares bleus, ceux du véhicule qui démarraient à présent et qui voici une seconde était encore stationné juste en face de l'appartement de la rue de La Vrillière, était-ce bien le corps de ce Jean-Michel de G. qui était étendu sur une civière sanglée de toutes parts ? C'est le regard de Marie qui inclina mon raisonnement vers le fait que j'étais encore vivant, bien vivant. Et ces arcs-en-ciel de feux tout à l'intérieur de moi qui se consumaient et qui me poussaient à monter plus vite les escaliers. Vers Marie. Marie. À tout prix, juste frôler sa peau.